Document generated on 05/18/2025 2:15 p.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

Auf einer Burg : trente-neuf mesures d'après Schumann

Caroline Guindon

Number 140, Winter 2019

Musique : des nouvelles sous influences musicales

URI: https://id.erudit.org/iderudit/92184ac

See table of contents

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Guindon, C. (2019). *Auf einer Burg* : trente-neuf mesures d'après Schumann. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (140), 50–58.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Auf einer Burg : trente-neuf mesures d'après Schumann[1]

Caroline Guindon

> J'ai horreur d'entendre le battement de mon cœur qui me rappelle sans cesse que le temps de ma vie est compté. C'est pourquoi j'ai toujours vu dans les barres de mesure qui jalonnent les partitions quelque chose de macabre.
>
> Milan Kundera, *L'art du roman*

/ *ecce homo*, voici l'homme, j'ouvre les yeux et aperçois un moineau posé sur le rebord extérieur de la fenêtre ; le gringalet me dévisage bien franchement, m'a-t-il posé une question : est-ce lui ? j'ai peut-être rêvé, je m'étire tout en fixant la mine concentrée de mon oiseau qui est toujours là, immobile : ça va, petite bête ? attiré d'abord sans doute par nos boucles d'oreille et la montre dorée de notre père oubliées près de la fenêtre, le moineau tranquille n'a pas l'air pressé de repartir : tu comptes nous observer encore longtemps comme ça ?

/ de ma vie, j'ai rarement observé d'aussi près un passereau citadin, je pourrais tendre la main et, s'il n'était pas trop farouche et s'il n'y avait pas ce châssis vitré entre nous, je lui ébourifferais du bout des doigts cette tache de gris qu'il a sur le dessus de la tête

1. *Auf einer Burg* (*Au château fort*) est le septième des douze lieder composant le *Liederkreis opus 39* de Robert Schumann (1810-1856), un cycle de chansons sur des vers du poète romantique Joseph Freiherr von Eichendorff (1788-1857). On recommande l'interprétation de ce lied de deux strophes — et de trente-neuf mesures — par le baryton Matthias Goerne : https://www.youtube.com/watch?v=JEAOasH4qCE.

/ moineau, petit moine, on dit justement que ton nom vulgaire est issu de ta tonsure de duvet, on dit aussi qu'il vaut mieux avoir un moineau dans sa main qu'une colombe sur son toit : *lieber den Spatz in der Hande als die Taube auf dem Dach*, Heike affirme parfois cela, ou est-ce plutôt sa mère ? je n'arrive plus à me souvenir d'où je tiens l'expression… Heike… elle a promis qu'elle ne ferait pas comme aux funérailles de tante Lili ; promis que, cette fois, elle viendrait, qu'elle traverserait l'Atlantique ; Heike, meilleure amie

/ je frissonne, ramasse à mes pieds le grand châle de laine dans lequel je m'étais enroulée plus tôt ; *Spatz*, *sparrow*, moineau, comment font donc les petits oiseaux pour subsister en hiver, l'hiver méchant de Montréal, ces jours où il fait si froid que le ciel même en bleuit ? est-ce d'être minuscule, de n'avoir qu'un tout petit corps à chauffer et à nourrir qui favorise la survie ?

/ un soleil précoce perce un trou à travers la grisaille ; le rebord de la fenêtre baignera bientôt tout entier dans la lumière de l'est ; l'oiselet incline à présent la tête, d'un côté puis de l'autre, il savoure l'arrivée de ces rayons de lumière qui effleurent son dos marbré ; minuscule pierrot, malgré le froid, si vivace, alors que Louis Latour, grand barbu, lumineux rouquin, au milieu de la chambre bien chauffée, se meurt

/ pétrifié dans le lit ergonomique à demi incliné, il ne s'est plus réveillé depuis quelques jours, ou est-ce seulement quelques heures ? je ne sais pas, ne sais plus ; comme au château de la Belle au bois dormant, le temps est ici suspendu

/ hier — hier seulement ? —, mes sœurs et moi, devenues ici des professionnelles de la dignité et veillant à assurer à notre père la plus digne des morts, avons sonné l'heure de la fin des visites et demandé aux autres de ne plus venir à l'hôpital, car Louis ne dort plus, il gît plutôt et n'aurait pas

voulu qu'on le voie ainsi : *qu'on ne me vienne jamais voir gésir !* il n'a pas dit cela, mais il aurait pu, c'était son genre de formule ; il n'a plus reparlé depuis le week-end, depuis son étonnement du départ des derniers visiteurs, sans même avoir dit au revoir, croyait-il

/ donc, aujourd'hui, c'est probablement mardi, sauf qu'il ne peut être exclu que ce soit lundi ou même mercredi, aucun moyen de le savoir infailliblement ; mon ami Jean-Simon, dont le grand-père avait pris des semaines à succomber à son cancer du poumon et des os en phase terminale, m'avait bien prévenue : attendre la mort d'un être aimé est une odyssée hors du temps, un voyage épuisant qui dépouille les jours de leur nom ; on égrène les secondes, on entend parfaitement leur cliquetis clairsemé sur le fil du temps alors que, paradoxalement, le passage des heures du jour demeure absolument silencieux

/ *tu verras, Marie, c'est seulement au bout d'un long cortège de petits instants inégaux, au moment où la nuit tombe, qu'une espèce de bruit tranchant nous surprend, nous secoue même, parce qu'il évoque l'existence du monde normal — mais, pour nous, irréel — qui suit son cours par-delà les murs de l'hôpital*

/ c'est vrai, et mes sœurs l'ont d'ailleurs remarqué aussi, la méchanceté de la nuit à l'unité des soins palliatifs ; dès qu'elle s'installe, nous devenons trois châtelaines aux aguets, prisonnières dans la chambre de notre père

/ geôle aseptisée où il nous est impossible d'échapper à ses râles mouillés de mourant ; où nous souffrons à trois dans le noir le même martyre inéluctable

/ il nous faut attendre le retour de l'aube et des moineaux aux fenêtres pour échapper à ce sentiment d'être prisonnières, pour retrouver enfin notre liberté de randonneuses

de l'intemporel, de passage seulement dans le monde javellisé des jours sans nom

/ je me demande si j'ai vraiment dormi tout à l'heure… sans doute un peu : je n'aurais pas été aussi étonnée de la présence du moineau si j'avais veillé sans jamais perdre conscience

/ je revois en pensée l'infirmière silencieuse qui a administré les plus récentes doses de morphine, celle du début et celle de la fin de la nuit, je ne peux plus me souvenir de l'*entredose* du milieu ; seule Héloïse, celle qu'on nomme ici la docteure Brault-Latour, maîtrise parfaitement l'art de ne pas dormir, de veiller sur tout, même les yeux fermés ; elle me racontera les heures nocturnes oubliées et ces poétiques *entredoses* qui aident Louis à si bien gésir, sans souffrance

/ je la vois en pensée qui s'affaire présentement à la cuisine communautaire de l'étage, notre aînée…

/ elle se fait un café en mangeant un bol de céréales puis, entre deux bouchées, passe un chiffon sur le comptoir et sur le dessus du four à micro-ondes, ne se retient même pas de récurer au passage le lavabo trop mat ; comme toujours, Hélo s'active et se rend utile pendant qu'Émilie prend la première douche et que moi… j'observe un moineau

/ je me lève, m'étire puis me rassois tout en évitant de jeter un coup d'œil au drap sous lequel dort notre père, j'expire bruyamment, la chambre retombe dans un silence absolu, celui d'entre les râles : doses et *entredoses*, râles et *entre-râles*, les pulsations qui rythment le temps hors du temps à l'étage des soins palliatifs…

/ me suis-je rendormie ?

/ le silence s'installe alors que je reviens à moi ; le silence règne, il dure, *je dois aller chercher mes sœurs*

/ le silence dure, il dure encore, *mes sœurs*

/ je suis réveillée, mais le monde est éteint ; il n'en reste plus rien sauf les battements bruyants de mon cœur au ralenti et les va-et-vient de la tête minuscule de mon oiseau qui est toujours là à me dévisager ; son regard est honnête, direct, et mon moineau s'immobilise soudain, ne frissonne même pas, comme un troubadour venu divertir dans ses appartements le chevalier et sa dame, il s'apprête à me chanter quelque chose

/ Draussen ist es still und friedlich	Dehors, c'est calme et paisible
Alle sind ins Tal gezogen	Tous sont descendus dans la vallée
Waldvögel einsam singen	Esseulés, les oiseaux des bois chantent
In den leeren Fensterbogen	Dans les arches désertes des fenêtres

/ et je sens comme une main se poser sur mon épaule ; mes réflexes sommeillent, plutôt que de sursauter, je me retourne à demi et offre machinalement les joues à Liliane, notre tante chérie, ma marraine, qui m'embrasse avant de dire tout bas : *sors, Marie, va chercher tes sœurs*

/ par habitude, je prends avec moi ma brosse à dents et mon dentifrice avant de me mettre en marche vers les salles de bain du bout du couloir, j'aperçois près du poste des infirmières un des préposés de nuit vêtu de son manteau en duvet, de sa tuque et de ses gants de mohair gris, prêt à retourner dans le froid, mais s'attardant un peu pour bavarder avec sa collègue du matin

/ « … moi, par contre, je préfère la France au printemps, beaucoup moins de monde dans les rues, dans les hôtels ; Roger et moi, à notre retour il y a deux ans, on s'est dit : la Provence en été, plus jamais ! c'est pire que la rue Sainte-Catherine

un 23 décembre ; on va s'en tenir plutôt au Nord-Est, cette fois-ci…

/ je ne sais plus si je t'ai dit qu'on avait décidé d'aller à Langres ? » « tu ne me l'avais pas dit » « c'est la ville natale de Jeanne Mance, imagine-toi donc ! tu savais qu'elle était née en 1606 ? j'ai dit à Roger : quatre cent treize ans, tiens, ça aussi, ça se fête ! il est bien d'accord, en plus, c'est en Champagne ! »

/ il me voit approcher et s'arrête net ; sa collègue étire le cou et me salue de la main : « ça va, madame Brault-Latour ? ton père a besoin de quelque chose ? » « non, ma tante est là avec lui ; je vais aller me brosser les dents… » « ta tante ? » « sa belle-sœur, Liliane Brault, c'est ma marraine ; elle m'aime depuis toujours… »

/ le préposé enlève sa tuque, ses gants et s'approche de moi ; il a l'air inquiet : « il fait bien frais dans le couloir ce matin ; tu aurais dû mettre ta robe de chambre… » je n'ai en effet pas pris le temps de me vêtir ; mes sœurs et moi faisons du camping à l'hôpital depuis un long moment — une semaine ? — et, à force de ne plus dormir, d'oublier le nom des jours et de mieux connaître tout le personnel, nous avons pris ici nos aises ; je ne porte qu'une mince robe de nuit blanche, légère, fantomatique, mais qui, contrairement à mes vieux t-shirts, a au moins l'avantage de me couvrir les fesses, les cuisses et, s'il fait froid dans le couloir ce matin, je ne le sens pas et je poursuis mon chemin, fantôme ivre d'épuisement, de peine, de délire, déambulant au milieu du couloir où dorment ceux qui vont mourir…

/ « *ave Marie, morituri te salutant* » oui, il est facile de penser que ceux-là qui se meurent dans les autres chambres de notre château fort saluent dans leurs rêves les soldats qui font la ronde et les châtelaines soudain libérées, errant dans les couloirs, mais je n'ose évidemment pas regarder ces grabataires que j'imagine derrière les portes entr'ouvertes

/ car j'ai assez d'un seul cancer et d'une seule mort à porter à bout de bras, des bras tellement fatigués que je me demande si j'aurai la force d'amener ma brosse à dents jusqu'à ma bouche

/ dans mon dos, j'entends l'infirmière de jour parler de nous à son collègue préposé de nuit : « la docteure Brault-Latour et ses sœurs font jouer de la musique tellement belle dans la chambre de leur père ; j'aime aller passer du temps avec elles… » j'ai récemment entendu une bénévole dire la même chose à un des médecins de l'unité au sujet des enregistrements de Louis…

/ les bénévoles : de drôles de moineaux qui, dans leurs temps libres, choisissent de côtoyer les mourants et leurs familles plutôt que de faire du patin ou de relaxer devant la télé ; comment survivent-ils donc à la sonorité immonde du râle des mourants, les bénévoles de l'étage des soins palliatifs ? d'où leur vient cette force, cette *luminescence* ? connaissent-ils les moineaux d'hiver ? s'échangent-ils entre eux leurs secrets de survie auprès des fenêtres de l'étage ? je revois en pensée mon moineau au regard honnête et j'ai soudain besoin de savoir s'il est encore à la fenêtre, je rebrousse chemin avant d'avoir atteint les salles de bain

/ en repassant devant le poste des infirmières, je prends la résolution d'offrir quelques CD de Louis à l'organisation des bénévoles avant notre départ… je vacille : *départ ?* mais vers où donc ? malgré les nuits difficiles, je voudrais encore continuer à passer le reste du temps de ma vie ici, à compter machinalement et pour toujours les secondes inégales qui s'écoulent entre deux râles plutôt que de retourner là-bas dans le monde cruel où Louis n'aura plus le droit d'habiter avec nous, ne deviendra jamais retraité ou grand-père, cette ville de sloche sale où, victimes d'un mauvais sort, nous aurons été toutes les trois changées en vraies orphelines

/ je frissonne ; j'ai envie de musique, de chants, d'oubli, et je me concentre sur des sons qui s'improvisent en moi depuis quelques instants, que je ne reconnais pas tout de suite : un air joyeux, percussif, comme une danse pour des noces de village, un refrain enjoué dans une langue ancienne, un refrain qui fait toutes ses rimes en « a » ; j'entends des instruments grincheux, des instruments de mendiants et de troubadours : cornemuses, chalumeaux et tambours… ah oui, tout cela me revient, *A l'entrada del tens clar eya*, au retour du temps clair, du printemps eya…

/ mais des pas s'approchent qui me replongent dans le *hic et nunc*, je me retourne et vois mes sœurs : *je vous cherchais* ; elles reviennent de la cuisine et de la salle de bain, d'abord Héloïse, qui avance d'un pas rapide en me faisant les gros yeux… « tu n'as pas froid comme ça, Marie ? » elle me reproche aussi d'avoir laissé notre père seul puis continue sans plus me regarder : *je vous cherchais* ; Émilie hausse les épaules, elle porte une serviette en turban sur le dessus de sa tête, elle m'offre sa bouteille de shampoing, son savon et me recommande d'aller me doucher dès maintenant : « c'est libre et la pression est bonne ce matin… » je repars vers les toilettes et les douches sans avoir rien dit encore, mais je dois faire à nouveau demi-tour, car je me rends compte que ma serviette est restée sur le fauteuil où j'ai dormi et

/ revenue à la porte ouverte de la chambre silencieuse, ma voix et mes lèvres ont enfin la force de balbutier : je vous cherchais ; il n'y a pas de tante Lili ressuscitée : il n'y a qu'Émilie et Héloïse penchées sur le corps de Louis qui ne râle toujours pas, c'est un spectacle saisissant, mes deux sœurs, sur ce corps, à la fois la plus théâtrale et la plus authentique des scènes avec, en accompagnement, cette musique nuptiale d'un autre temps qui résonne encore dans ma tête : *A l'entrada del tens clar*, tout est soudain si clair

/ du rebord de la fenêtre, le moineau nimbé de lumière matinale jette sur moi son regard trop intelligent ; je vois une larme glacée sur sa petite joue, il ouvre grand le bec, et je l'entends gémir à travers la fenêtre, il sanglote au même rythme que moi, frissonnante sous ma robe blanche, jeune épousée en pleurs, j'entre alors dans la chambre et m'approche du lit où m'attendent mes sœurs : oui, je vous cherchais, je le redis et nous nous enlaçons, respirant ensemble au même rythme, lentement, dignement

/ l'oiseau s'est calmé aussi, on ne l'entend plus ; je lève la tête et, à travers mes cils mouillés, je vois que le rebord extérieur de la fenêtre est maintenant désert, je me défais de mes sœurs et m'approche de la vitre glacée, j'y colle mon visage à la recherche du moineau qui n'est nulle part ; sur le rebord intérieur de la fenêtre, la grosse montre dorée de notre père continue inutilement de faire tic-tac, soixante battements à la minute, comme un beau cœur d'athlète, un solide adagio ; le front encore appuyé sur la vitre froide, je remarque alors qu'il est sept heures vingt et que c'est mardi

/ mardi matin, le 22 janvier 2019. //